

"L'ondin" [suite]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **28 (1960)**

Heft 10

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570789>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

té aux seuls «waters». Votre Augustin n'est pas le nôtre, qui trône sur les autels, son cœur enflammé dans la main, glorieusement pur et chaste, les yeux au Ciel ! » — Les yeux au ciel : ai-je répliqué. Mais c'est par prudence, pour ne pas voir les enfants de chœur qui évoluent à ses pieds. Il sait mieux que personne ce qu'il en coûte d'efforts désespérés et sans fin pour rester pur et chaste, donc bon chrétien selon son catéchisme. Mon saint Augustin sort tout droit de la réalité historique, du sein de sa mère, des mains du Créateur — qui a dit : « Je sais de quoi vous êtes faits. » Vous, chers amis, vous êtes de souche tempérée, pondérée, calculatrice. Lui, il était de race africaine, bouillant, idéaliste, généreux : il voulait tout ou rien. C'est pourquoi l'Église l'a canonisé. Tandis que vous vous contentez d'un vague à peu près — et le Ciel vomit les tièdes. Point ne suffit de clamer d'une voix de fausset : « Jésus, Marie, Joseph ! » Encore faut-il mériter, par des œuvres charitables, que l'un de ces trois braves vous tendent une main secourable. A moi, il me plaît de savoir que, parce que je suis Bichon, j'ai au paradis, en saint Augustin, un Me Floriot qui un jour plaidera non coupable en ma faveur, et cela avec toutes chances de succès, j'en suis sûr. Car moi aussi, comme tout homme au monde, j'ai soif de vie éternelle.

Les sentiers du Ciel sont montants, sablonneux, malaisés.

*

Et pour finir, une courte mais ardente prière : vous Jean, vous Pierre, vous Louis, je vous supplie d'allumer en mon nom un cierge devant le saint Augustin de plâtre de votre église, et de l'implorer humblement qu'il me pardonne d'avoir soulevé irrévérencieusement la chemisette de son intimité. Ne manquez pas d'ajouter (mais notre grand ami le sait déjà) qu'on aime mieux, qu'on respecte davantage quand on connaît bien.

Bichon

« L'ONDIN »

(Suite)

Il déjeuna dans la minuscule salle à manger, claire et coquette, située près du poste de pilotage. La péniche était ancrée contre la berge, en cet endroit déserte. La femme servait les trois hommes et mangeait debout près du réchaud comme dans les campagnes. Georges se tenait très droit, les yeux baissés, et ses mouvements étaient furtifs, embarrassés. Comment reconnaître en lui l'ange étincelant du rêve, le tendre compagnon de l'obscurité ? Son père parlait peu et ne lui adressait jamais directement la parole, mais son regard se posait souvent sur lui, lourd d'inquiétude et de questions. C'était un homme qui semblait rude à cause de sa taille épaisse dans la vareuse bleue, de ses sourcils et de sa moustache broussailleuse et gris, mais ses yeux étaient clairs comme ceux de sa femme et plus candides encore. On devinait qu'il ne parlait qu'après avoir longuement réfléchi et quand son jugement était résolu. Il ne posa pas de questions et reçut Pierre comme un invité ordinaire. Ses phrases rares n'étaient que pour renseigner sur le trajet, donner des renseignements pratiques sur les possibilités de s'engager à Rouen dans la marine marchande. Mais toujours son regard clair retournait vers Georges, hésitant, chargé d'une tendresse timide. Le garçon sentant ce regard sur lui, quoi-

qu'il ne levât pas les yeux, tremblait et n'osait plus manger. La présence de sa mère le gênait moins, il est vrai qu'elle détournait ostensiblement de lui son attention, et il ne semblait pas connaître la présence d'un étranger.

« Oh ! ange, suppliait Pierre, ne m'abandonne pas ! Plus que de la compréhension de ces braves gens, plus que de leur aide si peu méritée, c'est de toi que j'ai besoin. J'ai tout perdu, je n'ai plus rien, je ne crois plus en rien sauf en toi. C'est la tendresse que j'ai vue en tes yeux qui m'a rattaché à la vie, qui m'a aidé à l'accepter. C'est ta lumière, ta beauté, ta pureté, qui peuvent me faire croire de nouveau à la pureté, à la beauté, à la lumière . . . Ne sois pas cet être figé, cette bête malade qui me fait peine. Protège-moi ! »

Mais Georges ne levait pas le regard et même, quand son père tendit la main vers lui pour prendre un plat, il eut un geste de recul comme s'il allait être frappé. La rude main retomba sur la table avant d'avoir saisi le plat; elle exprimait le découragement et la lassitude mieux que ne l'eut fait un visage. Puis l'homme se leva. « Femme, dit-il, je ne mangerai plus. Je vais remettre le bateau en route. Nous serons aux portes de Paris ce soir. » Puis il se tourna vers Pierre : J'aurais grand besoin d'être aidé quelquefois. » Il rencontra son regard et ajouta très bas : « Oui . . . moi aussi. »

*

L'après-midi s'écoula lentement. Pierre n'osait pas se montrer et allait des hublots à sa couchette. Vers le soir les abords de la ville se dessinèrent; les bâtiments des docks, la silhouette des grues, avaient remplacé les arbres. Le trafic devenait plus important sur le fleuve, et l'Ondin était entouré d'autres péniches qui le croisaient ou le dépassaient. Le crépuscule vint tôt, obscurci par la brume et les fumées. Soudain, Georges ouvrit la porte de la cabine et la referma violemment derrière lui, se blottit contre elle. Il haletait comme s'il avait été poursuivi, mais par qui l'aurait-il été sinon par cette peur qui l'habitait ? Il restait ainsi, arc-bouté, l'oreille tendue vers des bruits lointains; son corps mince tremblait de l'effort qu'il faisait pour maintenir la porte contre une poussée imaginaire. Alors Pierre s'approcha de lui et posa la main sur son épaule. Le garçon poussa un cri rauque, plutôt un gémissement, et sauta à l'autre bout de la cabine, le corps collé à la cloison. Pierre ne savait que faire, il restait les bras ballants; il ne pouvait exprimer sa pitié, toute sa tendresse, il épouva tant de détresse de se sentir inutile que deux larmes jaillirent de ses yeux, des larmes qui brillèrent un instant au passage d'une lumière devant le hublot. Alors, le garçon se détacha de la cloison, il hésita un instant, comme oscillant, puis il approcha lentement de Pierre et, sans le toucher autrement, posa le front sur son épaule, sur l'épaule de Pierre qui n'osait plus bouger, à peine respirer. Enfin, il sentit contre lui le frémissement de sanglots et souleva très lentement son bras, avec d'infinies précautions, il toucha les cheveux du garçon, sa nuque, et il murmura tout bas, très bas : « Mon petit, oh ! mon petit . . . »

*

Ils restèrent toute cette nuit-là blottis l'un contre l'autre dans l'obscurité. A un moment, la voix de la femme avait dit contre la porte : « Je vous pose le dîner ici, n'attendez pas qu'il refroidisse ». Puis ses pas

s'étaient éloignés. Ils avaient partagé le repas en silence. Les bruits de la ville avaient résonné très tard autour de la péniche, passage de voitures, chants d'ivrognes, prolongées en frémissements dans le corps de Georges. Pierre le serrait alors plus fort contre lui et le calme revenait. Le garçon s'endormit enfin contre cette épaule, ils n'avaient pas défait le matelas, ne s'étaient pas dévêtus. Mais Pierre ne dormit pas; il songeait à l'effroi tourmentant cet esprit, il veillait à calmer jusqu'aux inquiétudes poursuivies en songe. Qui avait allumé un tel souvenir d'incendie pire que le sien, une détresse plus profonde encore que celle dont il avait été saisi lui-même après sa fuite ? « Ange de lumière ! » murmurait-il comme une prière. Sous quel vent cette lumière vacillait-elle parfois, quel souvenir l'obscurcissait ? Quand le garçon s'éveilla, il eut la joie de le sentir se serrer plus fort contre lui, il osa lui parler doucement, comme on parle à un enfant, avec des mots puérils et sans suite, et le garçon ne s'effraya pas de l'entendre. A quoi devait-il ce miracle ? A l'obscurité ou à l'intime et fraternelle tendresse née entre eux ? Georges ne répondait que par un soupir, quelques sons inarticulés, mais il donnait sa confiance, il acceptait.

Ils restèrent ainsi tard dans la matinée. La péniche n'avait levé l'ancre qu'au jour et la traversée de la ville avait été lente. Le café leur avait été posé près de la porte comme le dîner de la veille, la femme avait dit : « Bonjour. Ne vous montrez pas, nous serons bientôt hors du danger ». Les banlieuses grises avaient succédé aux quais bruyants, puis enfin les arbres remplacèrent les docks gris. Ils purent sortir de la cabine avant midi.

La péniche s'arrêta de nouveau dans une anse déserte et ils se retrouvèrent tous les quatre pour le déjeuner. Ni le père ni la mère ne dirent un mot de cette étrange claustration, ils ne demandaient rien mais leurs regards exprimaient l'inquiétude et ils parurent reconnaissants que Pierre se montrât naturel, presque souriant. Un très léger incident marqua ce repas, presque insensible mais qui fit briller un surprenant espoir. A un moment, le père tendit encore la main au-dessus de la table vers un plat, et Georges se recula avec effroi comme si on avait voulu le saisir. Alors Pierre à son tour tendit la main et dit très doucement : « Georges . . . ». Durant quelques secondes le temps sembla s'arrêter, le garçon parut mener une lutte qui contracta son visage, puis il se détendit, hésita encore, enfin prit le plat et le tendit à son père. Il n'y eut pas de commentaire, mais la moustache grise tremblait et les yeux de la mère détournèrent vers le réchaud l'éclat d'une larme.

Il y eut encore, au moment où ils se levèrent de table, un fugitif sourire sur les lèvres de Georges, son regard heureux sur chaque visage avant qu'il ne sortît. L'après-midi, il lava le bateau à grande eau, il y eut de nouveau le soleil sur son corps doré, et la danse de ses pas, et son regard vers le hublot voilé de cretonne . . .

*

L'Ondin atteignit Rouen trois jours plus tard. Les journées avaient été longues pour Pierre mais les nuit courtes et enchantées. Dès la nuit tombée, Georges le rejoignait, il retrouvait dans l'obscurité sa confiance, son abandon, le frémissement contre son épaule d'une frayeur attardée qu'un geste suffisait maintenant à calmer. Une nuit, il avait osé parler, Georges

ne s'était pas écarté de lui. Alors toute sa peine lui était revenue et il avait pu se décharger du drame qui l'étouffait en le confiant au garçon muet mais attentif. Il avait conté sa vie, la petite maison en bordure de la forêt acquise au prix de tant de travail, la femme mauvaise qu'il y avait amenée un jour, toutes les trahisons qu'il avait soupçonnées, celles qu'il avait sues, celles qu'elle lui avait jetées au visage. Puis cette nuit dernière où, rentrant à l'improviste, il les avait trouvés, elle et un vagabond, couchés dans son lit . . . n'importe qui, n'importe lequel, il lui fallait tous les mâles à cette bête . . . Et sa rage soudaine à lui, le couteau, puis le feu pour nettoyer, et la fuite dans les bois, et la clarté des flammes montant dans le ciel nocturne . . .

Ah ! quel soulagement de pouvoir tout dire. Ce n'était pas un juge qui l'écoutait, mais un être tout de compréhension et d'amour. L'ange ! Il sentait sur sa joue des larmes couler. Était-ce les siennes ? Sa main sur le visage de Georges sentit aussi la chaleur des larmes. Cette nuit-là, il s'endormit le premier et l'ange à son tour veilla pour chasser des ses rêves le souvenir et la frayeur.

Il ne s'était pas retrouvé seul avec le père, seulement un instant avec la femme qui lui avait dit à voix basse et les yeux baissés : « Merci ». Il avait alors osé demander : « Pourquoi est-il ainsi ? Que lui est-il arrivé ? ». La femme avait tourné le dos sans répondre. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'elle était revenue à lui et avait raconté : « Il avait seize ans. Il était au collège. C'était un bon étudiant, on voulait le pousser. Un professeur... qu'il aimait beaucoup, s'est suicidé devant lui. Il a eu une fièvre cérébrale, on a désespéré de le sauver, il ne voulait plus vivre, vous comprenez. On a pu le guérir enfin mais depuis il a peur, peur de tout, de tout le monde. Il est comme muet, on ne peut lui parler, c'est la commotion nerveuse, paraît-il. Je ne peux pas vous en dire plus, tout ce qu'on croit savoir on l'a seulement deviné. Nous, on ne peut rien, mais vous ! Oh ! si vous le vouliez . . . ».

Il avait rectifié tristement : « Si je pouvais . . . ». La femme avait détourné la tête et s'était éloignée.

Sans doute, si Georges lui avait conté ce drame comme lui-même s'était libéré du sien, quel soulagement ! quel pas vers la guérison cela aurait été pour lui ! Mais combien de jours, de mois, seraient nécessaires pour l'amener à retrouver confiance ? Pierre ne pourrait demeurer si longtemps enfermé dans une cabine, recherché par la police, tremblant d'être découvert à chaque escale. Il laisserait son cœur dans cette péniche, mais il lui fallait fuir encore, se cacher plus loin, il n'avait pas le droit de s'arrêter . . .

Le troisième soir après avoir quitté Paris ils furent à Rouen. Georges s'était de nouveau réfugié dans la cabine avant la tombée du jour. Ils passèrent cette nuit étroitement serrés l'un contre l'autre, cherchant un refuge dans cette étreinte et en même temps à se protéger l'un l'autre. Cette nuit était la dernière qu'ils passeraient ensemble probablement. Le patron de l'Ondin était descendu à terre dès son arrivée pour rechercher son ami fabricant de cartes d'identité. Pierre eût voulu que cette nuit ne se terminât pas ; elle se prolongea toute la journée du lendemain. La femme vint leur apporter du café, puis le déjeuner. Elle dit seulement que son mari aurait les papiers dans la journée, que Pierre pourrait

quitter la péniche dès la nuit tombée. Ce sursis leur parut trop court. Il n'était plus nécessaire de parler; Georges ne tremblait au passage d'un bruit que parce qu'il pouvait être le signal de leur séparation. Enfin, la femme vint les chercher au crépuscule et ils se glissèrent sur la péniche jusqu'à la salle à manger. Le dîner attendait, plus une musette pleine de vivres pour le fugitif. L'homme avait enfin reçu la carte d'identité. « J'ai fait apporter peu de changements à la vôtre, dit-il, ainsi c'était plus rapide. Vous vous nommez Pierre Guérand, vous avez un an de plus et vous êtes devenu breton. C'est tout. Ah ! pour la profession... je me savais pas ce que vous pouviez faire en dehors de la mécanique, alors j'ai fait mettre marinier... ». Pierre sentit bien qu'il n'aurait pu recevoir une plus belle preuve d'amitié, mais comment exprimer tout ce qu'il aurait voulu dire ? La femme demanda : « Avez-vous de l'argent ? ». « Oui, répondit-il, un peu, cela suffira ». « Prenez toujours cela, ça peut vous aider... On se retrouvera peut-être un jour » ajouta-t-elle avec une fausse gaîté. Le temps se prolongeait en silence. Pierre ne pouvait plus y tenir. Alors il saisit la musette, serra de toutes ses forces la main du patron, posa un baiser maladroit sur la joue de la femme. Et Georges ? Non, il ne pouvait rien lui dire, une poignée de main eût été stupide, un bref regard exprima ce qu'il ne pouvait exprimer, puis il se sauva, le long de la péniche jusqu'à la passerelle, sur le quai désert, entre les échafaudages de caisses et de cageots.

Et, soudain, un cri l'arrêta... Derrière lui, de la péniche, cette voix qui appelait : « Pierre... Pierre... ». Était-ce possible, ce miracle ? Le garçon muet avait crié ! Il fut tenté de retourner sur ses pas, de le prendre dans ses bras... Mais non, il ne le pouvait pas, il n'apporterait avec lui que le malheur; s'il retournait il serait de nouveau arraché bientôt de la péniche, ce serait un autre drame. Il lui fallait fuir, se cacher, vivre une autre vie, très loin. Le bonheur ne lui était plus permis : il était un assassin. Ces pensées éclatèrent en une seconde, il vacilla entre deux directions, deux solutions. Un dernier appel s'était terminé comme une plainte... Alors, Pierre reprit son chemin en courant vers la ville.

A suivre.



Evzones dansants